

INTRODUCTION

Des terrains d'Égypte et des façons de les aborder aussi variés que les chercheurs qui les défrichent, c'est ce qu'illustre ce numéro d'*Égypte/Monde arabe*. Son propos est de présenter l'écriture d'anthropologues qui ont durablement séjourné et travaillé dans ce pays. Ce numéro met donc en lumière différentes façons d'aborder et de mener l'enquête anthropologique, déclinaisons liées en particulier aux dispositions personnelles des chercheurs. Que l'on soit partisan d'une forme d'anthropologie qui ne fasse pas l'économie du terrain va « sans dire », nous semble-t-il, pour la plupart des anthropologues, mais « sans dire grand-chose » tant que l'on ne définit pas le terme « terrain ».

Ce terrain n'est pas uniquement un donné géographique, il est aussi son « aménagement en vue d'y poursuivre une activité » (Petit Robert, 2002), une activité singulière d'interactions avec des membres de groupes sociaux. Il ne se limite pas au lieu anthropologique (Augé, 1992), il comprend aussi les activités de préparation et les préliminaires destinés à ménager un accès aux milieux sociaux visés : travail de reconnaissance, d'identification, de délimitation et de présentation de soi.

La manière de « pratiquer son terrain » varie énormément, on le sait, selon les écoles mais également (et sans doute plus encore) selon la personnalité des chercheurs engagés dans ce travail ethnographique. Cette diversité est encore accentuée par l'aspect très souvent individuel de cette démarche, mais également par son irréductible caractère de « boîte noire » : les données sont enregistrées, mais on ne sait guère comment elles sont traitées à l'intérieur ni comment en amont elles ont été élaborées.

Faire du terrain est certes « enregistrer » sur divers supports (des carnets, des cassettes numériques, des minidisques, sa mémoire, son corps), mais ce n'est pas que cela; ce n'est pas non plus seulement ce que nous en dit Hastrup (1992, p. 117), à savoir la connexion d'une expérience personnelle importante avec le champ du savoir. Il s'agit aussi d'une succession de choix et d'aléas (*zurûf*) impossibles à restituer dans un « matériel et méthode » comme le font des sciences plus positives que l'anthropologie; en ce sens, faire du terrain est peut-être aussi flottant que la vie elle-même.

On reste gêné par ce flottement, cette « cuisine interne » et personnelle, on en reste muet. Comment obtient-on ses résultats ? Cela est souvent peu explicite. « L'enquête de terrain, pour ceux qui ne la pratiquent pas, reste nimbée d'un flou artistique que ceux qui la pratiquent ne se pressent guère de dissiper » (Olivier de Sardan, 1995, p. 72). Commentant le texte anthropologique comme une médiation entre Ici (le lieu où l'on publie) et Là-bas (celui où l'on recueille les données), Geertz insiste sur « la bizarrerie qui consiste à élaborer des textes d'aspects scientifiques à partir d'expériences largement biographiques » (1996, p. 17). D'une part, les efforts de généralisation méthodologique de la pratique ne résistent pas à la multiplicité des engagements concrets des anthropologues et à la variété des objets qu'ils explorent et, d'autre part, il y aurait comme une « perte de scientificité » à l'exposé des détails prosaïques de la conduite d'une enquête.

Dans cette difficulté à expliciter le travail d'enquête ethnographique et cette forme de pudeur à procéder à l'examen de la position du chercheur sur son terrain résident peut-être les causes de la réserve de certains collègues à contribuer à ce numéro quand ils sont pourtant d'indéniables familiers de l'Égypte. Même si la frilosité dans l'abord de cette thématique semble diminuer depuis quelques années, y compris en France, la restitution d'un terrain demeure soit un moment plus ou moins désagréable de réflexivité, soit un exercice littéraire (Condominas, 1982; Lévi-Strauss, 1955) – parfois drolatique (Barley, 1992, 1994) – qui se focalise sur les péripéties du recueil de données.

Quelques auteurs en France ont pris en charge la problématique de l'enquête de terrain, notamment Jean-Pierre Olivier de Sardan, Jean Copans, Benoît de L'estoile et Michel Naepels ou encore Sylvain Beaud et Florence Weber, il n'en reste pas moins qu'au final peu de choses sont écrites sur ce moment particulier, spécifique et personnel de la recherche comme de l'existence du chercheur, au point où Copans se demande si le terrain ne constituerait pas « l'inconscient de l'ethnologie » (2002, p. 7). Ailleurs, Sophie Caratini affirme avec force que

dans une discipline comme la nôtre, où l'expérience de terrain [...] est le moment fondateur du savoir, toute épistémologie est condamnée, n'en déplaie à ceux qui préfèrent garder le silence, à mettre au jour ce moment clé, et pourtant si fragile, qu'est le parcours initiatique et solitaire qui jette tout jeune ethnographe dans un pays, une culture qui lui sont étranger et où il est étranger. (Caratini, 1997)

On trouvera peu, au demeurant, de « premiers terrains » dans ce numéro, simplement notera-t-on que Barbara Drieskens a effectué sa recherche dans le cadre d'une thèse soutenue à l'université catholique de Louvain et que Philippe Tastevin travaillait alors à son mémoire de maîtrise, dans le compagnonnage toutefois d'un chercheur expérimenté, Jean-Charles Depaule. Aucun d'entre eux, du reste, ne s'étend ici sur la dimension initiatique qu'aurait pu revêtir ce premier séjour d'enquête, même si le « premier terrain », note Michel Izard, en est venu à être *l'experimentum crucis* qui décide d'une carrière (1991, p. 471). Peut-être

est-ce l'effet de la particularité de leur terrain : situés en milieu urbain – l'arène discursive du surnaturel pour la première (histoires de djinns) et un « espace mouvement » pour le second (le métro) –, ils autorisent des formes de présences discontinues qui traduisent des engagements différents de la part du chercheur.

Laissons de côté cet aspect initiatique. Ce qui se dégage en tout premier lieu des différents textes rassemblés ici est la diversité des formes que prennent ces « terrains égyptiens » (que montraient déjà il y a dix ans les contributions des numéros 24 et 25 d'*Égypte/Monde arabe*, « Anthropologies de l'Égypte » en 1995-1996) et les gradations dans les présentations de la relation anthropologique. Celle-ci est de nature professionnelle pour l'anthropologue, elle est amicale ou finit par le devenir le plus souvent, elle est faite de moments d'empathie comme d'instant de saturation réciproque; elle est, finalement, une relation humaine avant toute chose.

Mais au-delà de la variété des styles et des approches des contributions à ce numéro, se fait jour une semblable sensibilité et une forme d'attention à l'autre. On réalise, à la lecture des articles, la dimension d'aventure humaine que revêt l'acte anthropologique. Sa réalisation a toujours pour cadre des relations interpersonnelles conduites par un ou plusieurs chercheurs, la démarche individuelle étant le plus souvent la norme; Sophie Caratini considère même que cette solitude est l'une des « conditions premières de l'expérience » (2004, p. 21). C'est dans ce dispositif minimal d'enquête, seul sur le terrain, que fatalement le chercheur doit faire face à l'inévitable : la rencontre avec l'autre et la peur qui en découle. Pour en arriver à questionner le plus fondamental, il faut en dire le plus prosaïque : comment et que faire avec cette inéluctable peur de l'autre (on changera éventuellement « peur » par tout autre épithète modulant ce sentiment)? Comment, face à une autre personne, s'arrange-t-on pour installer un dispositif d'enquête ethnographique? Quel rapport (inévitablement inégalitaire) à l'autre en découle-t-il? On s'en doute, les réponses pratiques à cette question élémentaire sont aussi contextuelles que variées et couvrent la gamme allant de l'évitement à l'immersion; chacun adopte et adapte probablement son dispositif d'observation. L'un des paramètres les plus conséquents inhérent à ce dispositif est probablement celui de l'altérité : on enquête rarement sur soi-même (même si l'on s'intègre parfois à l'enquête), on enquête rarement sur ses propres cercles sociaux habituels.

Dans les pages de ce numéro, la forme scripturale du rendu de cette expérience éclaire la diversité des approches méthodologiques : dans certains cas plus distantes ou à tout le moins relatées avec une discrétion à rapporter la réalité à la fois matérielle et humaine de la pratique d'enquête et, dans d'autres cas, plus directes. Le statut accordé par chacun au texte qu'il publie produit à l'arrivée une variété de tonalités scientifiques qui n'est pas sans lien avec la diversité des rapports au terrain (ou ce qu'on veut bien en dire). On n'évoquera pas ici le style d'écriture mobilisé par les auteurs, laissant au lecteur le soin de vérifier si ce dernier éclaire davantage le type d'implication du chercheur à son terrain. Examiner ce qui fonde l'aspect littéraire des textes et donc

envisager « l'anthropologue comme auteur » (Geertz, 1996) n'est pas notre propos, mais il nous tient à cœur plutôt de mettre à jour les façons propres à chacun de pratiquer un terrain et d'en rendre compte, ce que l'on pourrait appeler un « style anthropologique ».

Pour ceux qui ont bien voulu jouer le jeu « d'ouvrir leur cuisine », ce numéro est ainsi l'occasion d'explorer ce « flottement » de l'enquête en anthropologie sociale afin d'en décrire les procédures, en présentant des terrains ainsi que certains résultats obtenus dans la confrontation, la rencontre entre un chercheur et le monde social qu'il investit. Il ne suffit pas de se dire sur le terrain, il s'agit aussi de mettre en relation une pratique professionnelle du terrain – laquelle implique des compétences certaines, pour la plupart peu explicitées – aux données anthropologiques qu'elle permet de recueillir. On aura compris que nous ne sommes pas là non plus dans le cadre d'une hyper-réflexivité confinant au « narcissisme herméneutique » que dénonce Ernest Gellner (1992, cité par Albergoni et Mahé, 1995, p. 469).

Ces « terrains » qui font la spécificité de l'enquête anthropologique – même si cette méthode a été investie par d'autres disciplines (sociologie, science politique et géographie notamment) – connaissent aujourd'hui une très large gamme de réalisation. D'ailleurs, le maintien d'une différenciation disciplinaire ne nous semble pas toujours convainquant (même à considérer les méthodes spécifiques du terrain, les corpus de savoir et les champs conceptuels). Les auteurs dans ce numéro recourent ainsi à des outils théoriques élaborés au sein de plusieurs disciplines (sociologie des régimes d'action, de la déviance, anthropologie urbaine, éco-anthropologie, etc.).

Quels que soient la nature de ce terrain et les outils conceptuels mobilisés dans son approche, l'enquête en anthropologie implique un investissement soutenu du chercheur dans un milieu donné, même si elle ne signifie pas pour autant toujours la pratique de l'observation participante *stricto sensu*, technique classique des ethnologues, comme on s'en rendra compte à la lecture de ce numéro. Il resterait d'ailleurs à faire l'impossible inventaire d'une vraie richesse méthodologique des postures infinies dont usent les anthropologues au travail de recueil des données (dont ce numéro donne un aperçu). Les relations des chercheurs à leur(s) terrain(s) forment des méthodologies d'enquête qui semblent aussi variées aujourd'hui que les objets d'études. La relation personnelle au terrain fut longtemps garante de l'identité particulière de la discipline anthropologique. L'enjeu se situe sur le plan de la méthode et entre aujourd'hui en écho avec les perspectives postmodernistes, qui ne sont plus très nouvelles au demeurant – le constat de la *condition post-moderne* datant d'un quart de siècle (Lyotard, 1979). Cet enjeu pourrait se résumer en quelques questions simples : le privilège est-il toujours donné à une approche fondée sur l'unité de temps et de lieu de l'enquête ? Quels découpages du terrain ou des objets sont opérés ? Quelles généralisations des observations sont éventuellement effectuées et à quelles échelles ? On peut également se demander dans quelle mesure une méthodologie d'enquête

s'impose à un terrain ou un objet spécifique et quelles formes de descriptions ils appellent.

On sait que les frontières de l'anthropologie sont revisitées, notamment à la lumière de l'intensification de la circulation des personnes et des flux culturels et que cela entraîne, dans le cadre d'une critique de la discipline, des reformulations de la notion de terrain (Gupta et Ferguson, 1997). Depuis les années 80, cette critique qualifiée parfois de post-moderniste tend à multiplier les « mines méthodologiques et épistémologiques » dans les terrains des anthropologues, désormais sapés dans leurs fondements mêmes (Albera, 2001). Une thèse, aujourd'hui répandue, aboutit dans sa radicalité à reconstruire le local en fonction du global et à lui dénier ainsi toute prééminence dans l'appréhension des phénomènes sociaux, identitaires ou culturels. Cette thèse, parfois qualifiée de « transnationaliste », très présente dans les *cultural studies* contemporaines, considère que le déplacement est « le point de production de sens, tout autant que le point de production de localité » (Friedman, 2000)¹. Dans ce contexte, quelle peut être la pertinence d'une anthropologie construite sur des terrains localisés ? Qu'est-ce que des terrains d'Égypte peuvent encore avoir à nous dire ?

On constatera d'abord, à la lecture des textes ici présentés, que les anthropologues travaillant en Égypte formulent et reformulent leurs objets et terrains à l'intérieur de certaines limites qui conservent au local (même travaillé par le global) sa prépondérance dans la construction du sens. Même si la déstructuration des terrains anthropologiques, concomitante de l'engouement pour de nouveaux objets, conduit les chercheurs à s'éloigner d'un modèle d'unité de temps et d'espace, le terrain demeure néanmoins l'élément légitimant de l'approche anthropologique. Pour le dire plus directement : aujourd'hui encore et sauf exception, il n'y a pas d'anthropologue sans terrain.

Notre propos n'est pas tant, avec cette livraison, d'ajouter une nouvelle référence à cette littérature – encore récemment enrichie de quelques publications, la plus complète et utile est certainement le « reader » de Daniel Céfaï (2003) sur l'enquête de terrain duquel ressort la richesse des questionnements de la tradition anglo-saxonne, bien plus disert sur ce point que la française. Il serait plutôt de lier cette interrogation sur le terrain à l'Égypte, de parler de l'Égypte ou plutôt des Égyptes avec lesquelles les chercheurs ont lié une part non négligeable de leur destin professionnel. C'est peut-être aussi, quelque part dans nos « inconscients ethnologiques », le sens que prend ce numéro : au détour d'un projet scientifique, rendre justice à ces terrains égyptiens encore emblématiques de nombreuses problématiques anthropologiques. Manière de signifier cette diversité des approches à laquelle renvoie encore ce

1. Dans cette veine « transnationaliste », Appadurai (2001) écrit : « L'anthropologie conserverait-elle un quelconque privilège rhétorique dans un monde où la localité semble avoir perdu ses amarres ontologiques ? ».

numéro, deux interrogations antérieures ces dix dernières années s'arrêtaient déjà sur les anthropologies de l'Égypte : d'une part les deux livraisons successives d'*EMA* évoquées plus haut (n° 24 et 25, 1995-1996) et d'autre part un numéro des *Cairo papers in Social Science* (Shami et Herrera, 1999) intitulé *Between Field and Text: Emerging Voices in Egypt Social Science* qui explorait les relations variées des chercheurs aux communautés locales.

Parmi ces voix émergentes, certaines posaient la question d'une anthropologie « at home » et d'une « indigenous anthropology ». Cette interrogation – qu'évoque aussi Fanny Colonna dans le cas du Maghreb (et donc là, plutôt en langue française en complément de l'arabe) – se fait en Égypte majoritairement en anglais. Ce n'est donc pas tant l'absence d'anthropologie égyptienne en Égypte, mais la question de la langue qui explique dans la présente livraison le peu d'ethnologues égyptiens (on ne compte que Nessim Henein). Aux côtés des professionnels de la traduction investis d'une mission d'intermédiaire culturel dans la relation avec les touristes occidentaux qui, débarqués en masse, s'inquiètent d'une lecture des us et coutumes locaux (voir par exemple Malim, 2001), on trouve une ethnographie de terrain en langue arabe dont Mohamed Ghunaym (2001) nous semble un bon exemple en ce qu'elle procède d'un travail de terrain. Cela étant, il est vrai que l'anthropologie est une discipline finalement peu enseignée dans l'université égyptienne : sans invoquer ses origines coloniales², son caractère scientifique est peu reconnu et elle apparaît comme une discipline peu valorisante. Cela explique que l'anthropologie « at home » soit plutôt, jusqu'à aujourd'hui, le fait d'anthropologues qui ont durablement séjournés ou qui se sont installés dans un pays occidental et s'en sont ensuite retournés vers leur pays ou leur région d'origine.

Au renouvellement des approches et des objets de l'anthropologie, qui se fit au détriment des sujets classiquement abordés par la discipline (parenté, phénomènes religieux, etc.), que constatait Jean-Noël Ferrié dans les numéros 24 et 25 d'*Égypte/Monde arabe*, nous pouvons désormais associer un éclatement des terrains. Le rapatriement des problématiques anthropologiques dans les sociétés industrialisées, la focalisation de l'anthropologie sur la modernité « ont vidé le mot terrain d'une grande partie de sa valeur d'évocation » (Izard, 1991, p. 471) et ce sont même les terrains classiques qui sont revisités selon des normes bien différentes de celles proposées par les rédacteurs de manuels de l'enquête ethnographique. Ainsi, une dizaine d'années après la publication

2. « Certaines explications – toujours avancées, inlassablement répétées – destinées à expliquer la faible place de l'anthropologie égyptienne dans l'univers académique égyptien et le peu de place qu'elle occupe sur le plan international ne sauraient être considérées comme pertinentes. Ni la colonisation (et le rejet de la discipline comme lui étant liée), ni les problèmes de développement ne peuvent rendre compte de cette situation. Le remarquable développement de l'anthropologie indienne le démontre amplement » (Ferrié, 1995, p. 9).

des deux numéros d'*Égypte/Monde arabe* sur l'anthropologie en Égypte, il est non seulement acquis que le domaine de compétences des anthropologues s'est ouvert à de nouveaux objets autrefois peu légitimes (pratiques juridiques, citadinités, consumérismes, mobilités, sports, etc.), sans renier les domaines plus classiques, mais aussi que cette redéfinition des objets s'est accompagnée d'une certaine évolution des terrains et des façons de les envisager.

Qu'en est-il alors de la notion de terrain à l'heure de la remise en cause de la primauté du local dans la construction du sens? Qu'en est-il aussi de la relation particulière, personnelle et intime, qu'entretient le chercheur avec son « terrain », relation sur laquelle peu d'éléments sont fournis, en règle générale, dans la somme des travaux anthropologiques? En fait d'aspects relationnels, il nous faudrait plutôt évoquer une phénoménologie de cette relation, c'est-à-dire l'expérience de la relation à autrui dans le cadre d'une recherche d'informations et de l'acquisition de données, non pas cet « autrui » désincarné, rendu totalement abstrait par la théorie, mais cet autre bien réel que l'on a en face de soi, au travail.

Sur ce plan, comment s'en sort-on en Égypte? On l'appréciera à la lecture de ce numéro : on ose le dire, plutôt bien, mais c'est encore au prix d'une dilution de cette phénoménologie de l'enquête. Les auteurs ne la livrent pas toujours directement, quand bien même l'exercice le demandait explicitement. Cette phénoménologie de la relation anthropologique se lit néanmoins aussi et incidemment dans sa manière d'écrire sur son terrain, d'en rapporter des faits et analyses. Le plus frappant à cet égard est sans doute la contribution de Baudouin Dupret. Elle se réclame clairement d'une approche ethnométhodologique et ambitionne une objectivité débarrassée de l'interprétation. Outre que le cas est intéressant dans l'optique d'une réflexion sur la pratique du terrain, cette posture se lit parfaitement dans le texte : dans le fond comme dans la forme, il laisse deviner l'engagement particulier de son auteur à son terrain. L'étude « ethno-conversationnelle de l'activité judiciaire » proposée suppose de restituer le contexte pertinent en fonction duquel les personnes s'orientent dans le cours de leurs interactions au sein de l'enceinte du droit. Cela se fait par une nécessaire réduction du contexte dans la mesure où « l'activité juridique et judiciaire s'inscrit toujours dans une séquence plus longue que celle dont l'observateur peut disposer et à l'accessibilité limitée de plusieurs façons ». Approcher le point de vue endogène des personnes prises dans ces situations juridiques mettant en jeu une variété (limitée toutefois) de contextes renvoie également à des questions de méthode : les documents écrits et les enregistrements sonores doivent être accompagnés d'une enquête ethnographique « en direct ». L'acquisition d'une « familiarité » est ici en jeu (le terme revient dans les textes de V. Battesti et N. Puig); celle-ci ne concerne pas uniquement ce que l'observation permet d'ajouter au relevé de conversations (communication non verbale, positionnement, coordonnées physiques des interactions, observation de la petite foule aux activités diverses qui se presse dans les enceintes du droit, etc.), mais elle nécessite également la construction

par l'anthropologue d'une compétence appropriée. La démarche méthodologique, malgré les limites imposées par la particularité du terrain, permet ainsi *in fine* de montrer comment les significations des catégories juridiques dépendent étroitement des contextes dans lesquelles elles sont formulées.

Les compétences requises pour prendre le métro sont bien différentes de celles développées dans l'enceinte judiciaire, mais toutes aussi nécessaires ainsi que le soulignent Jean-Charles Depaule et Philippe Tastevin. Dans un texte, dont le ton et l'écriture est bien rendu par un titre évoquant d'un clin d'œil un ouvrage portant sur le métro de Paris, « Deux ethnologues dans le métro », ils analysent l'innovation majeure dans les modes de déplacement que constitua, à la fin des années 1980, l'établissement au Caire d'une ligne de type RER. Dans le cadre d'une enquête sur les relations entre anonymes et le rapport de ceux-ci au « lieu mouvement » (l'expression est d'Isaac Joseph) qui les rassemblent et se constitue en « parenthèse, mobile [...], dans l'espace urbain et dans l'emploi du temps de chaque voyageur », les auteurs investissent leur terrain en binôme, ce qui est plutôt rare et confère une sorte de « plus-value » méthodologique à leur approche. Cela leur permet en effet nombre d'observations dédoublées sur les convenances, les micro-territorialisations ou encore le dispositif spatial dans le métro. Les « unités de découpages » du réel à observer, composées « à la fois d'espace et de temps », opèrent comme des choix dans la diversité et ne sont pas sans rappeler l'opération de réduction des contextes dont il était question précédemment. La spécificité de ce terrain en mouvement appelle des réponses spécifiques et les auteurs se fixent ainsi comme objectif de méthode de considérer « chaque lieu du point de vue de ce qui s'y déroule et chaque moment du point de vue de sa configuration spatiale ». Lors de l'enquête dans la rame de métro, la rencontre avec « l'autre », ou les autres, est de l'ordre du frôlement, du regard et du geste discret et cela est certainement encouragé par un terrain en mouvement et l'observation de foules anonymes en déplacements.

Peut-on imputer davantage au terrain choisi? Est-ce une opposition de terrains urbains contre ruraux, de foules modernes contre des paysans singularisés? Ce n'est pas l'idée qu'on retiendra à la lecture des contributions de Barbara Drieskens et Nicolas Puig d'une part et Vincent Battesti et Nessim Henein d'autre part. Ces deux dernières, conduites en oasis et dans un village de pêcheurs, comme les deux premières, conduites au Caire, s'inscrivent franchement dans la démarche d'une longue familiarité avec des informateurs que l'on qualifie de privilégiés dans la tradition ethnographique.

Cette proximité permet à Vincent Battesti d'étudier en profondeur les spatialités oasiennes à Siwa, entre centralités et circulations, offrant ainsi, avec d'autres (Colonna, Henein), l'occasion de décentraliser un peu un numéro relativement « caïro-centré ». Dans ce texte, l'auteur se met en scène sur son terrain, explicitant la relation qu'il entretient avec ses informateurs, en même temps qu'il nous livre les résultats de ses enquêtes. Cette forme d'engagement n'est pas le fruit du hasard, il correspond à un choix méthodologique qui s'appuie sur l'empathie, qui est un peu plus que « le partage de situations » induit

par la simple observation participante. L'investissement dans la relation à un « autre » singularisé reste de même intensité, quelle que soit l'échelle spatiale retenue, pour saisir la qualité et l'usage des espaces; il n'en est pas de même du point de vue des dynamiques de l'identité et de l'altérité. Les différents niveaux d'organisation spatiale renvoyant à des présentations variables de son identité (chercheur comme habitants de Siwa) et à des « réceptions » diverses. C'est ainsi que l'analyse de la géographie sociale de la palmeraie de Siwa se double d'une dimension supplémentaire faisant appel au ressenti des personnes, au ressenti aussi de l'outil de mesure de l'enquête ethnographique : le chercheur. Il n'est pas simplement question ici d'espaces vécus, mais de la relation phénoménologique que chacun entretient avec différentes classes d'espace selon des identités variées.

Dans la veine d'un engagement important et prolongé sur le terrain, Nicolas Puig fait état de relations anciennes, d'amitiés dans le milieu des musiciens de mariage qu'il « engage » à ses côtés dans une enquête sur son organisation, ses sociabilités, sa culture professionnelle et urbaine et ses relations à la société citadine cairote. Au sein d'une approche globalement marquée par l'observation participante, il distingue trois méthodes permettant de recueillir des données différenciées à partir d'un sens privilégié : la parole (conversation, entretien, observation flottante), la vue (films vidéos des moments de performance) et l'ouïe (enregistrement sonore des musiques). « L'horizon urbain », juxtaposition de mondes sociaux relativement indépendants les uns des autres, joue doublement dans ce travail sur les musiciens du Caire. D'une part, le chercheur est dans une position particulière par rapport au terrain qu'il pratique d'une façon certes régulière, mais discontinue; et, habitant en ville, il est appelé également à fréquenter d'autres mondes (son bureau, sa famille, etc.). Ce dont il peut se prévaloir auprès de ses informateurs pour négocier une certaine « normalisation » de sa présence. D'autre part, cette caractéristique de la grande ville fournit l'un des modes de compréhension du statut des musiciens placés dans un rapport de distance et de proximité spécifique par rapport aux autres mondes sociaux citadins.

« Les arts de le dire » dont se fait écho Barbara Drieskens s'inscrivent dans une même démarche anthropologique qui intègre un moment d'ethnologie de la parole d'autant plus stratégique que les histoires de djinns nécessitent une certaine nuance dans l'abord ethnologique et méthodologique afin de ne pas les réduire à la seule expression de tensions sociales, comme expression symbolique et symptomatique de l'indicible, et afin de rendre compte des multiples messages (référentiels, intentionnels et moraux) qu'elles véhiculent. Ainsi B. Drieskens change-t-elle les termes de la question sans issue « quel est le réel qui se cache derrière ces histoires? » en « que se passe-t-il quand quelqu'un raconte une histoire à propos de djinns? » s'offrant les moyens d'observer en contexte la relation active entre narrateur et auditeurs et de mettre en avant « l'intersubjectivité » des histoires et leur enjeu : les histoires prennent place, sens et se construisent avec le public, parmi lequel l'anthropologue. On

obtient alors une métaphore de la relation d'enquête, une enquête coproduite entre l'anthropologue et ses interlocuteurs locaux.

La parole recueillie est aussi le socle de l'enquête de Fanny Colonna qui propose des *Récits de la province égyptienne* (2003). Cette enquête de terrain fut élaborée dans le cadre d'interactions entre personnes au cours de brefs moments, répétés en autant d'entretiens conduits aux quatre coins de l'Égypte. Ce qui est proposé dans cette contribution est l'itinéraire d'une recherche, un travail de terrain modelé par la situation personnelle, le parcours scientifique, les rencontres intellectuelles qui finalement orientent la relation à un terrain « profondément superficiel », en remplaçant la profondeur des ancrages et le foisonnement des détails par la diversité des pistes qu'il ouvre et des lectures en abyme qu'il permet à propos des lettrés provinciaux en Égypte. Il s'agit d'une ethnographie Sud-Sud dans laquelle l'auteur se fait accompagner de jeunes chercheurs algériens, eux-mêmes d'origine provinciale. Le résultat apparaît alors, selon les mots de Fanny Colonna, « comme une sorte de toile, d'étamine très lâche, qui ne prétend pas décrire l'Égypte profonde en grandeur réelle ni surtout en profondeur, mais alimenter des questionnements, des variations imaginaires, en forme de fictions peut-être? ».

La contribution de Nessim Henein établit sans doute le plus clairement le dispositif fonctionnel de son enquête, une enquête longue et minutieuse sur la pêche du lac de Manzalla, mais de manière presque aussi succincte et analytique que la description de la chasse à la foulque (sorte de poule d'eau) par noyade, sans y engager sa réflexivité. Cet exercice d'ethnographie constitue un document précieux : il représente aussi un style d'ethnographie matérielle hyper descriptive et minutieuse de conditions et moyens de productions égyptiens; dans le même genre, voir d'autres travaux du même auteur (Henein, 1997, 2001) ou de Jacques Hivernel (1996) par exemple.

Dans ce numéro, on notera qu'aucune des contributions à une réflexion sur le travail de terrain en anthropologie n'invoque la notion de culture et moins encore, en situation, la rencontre d'une culture avec ou contre une autre, mais la gestion de rencontres interpersonnelles. Les dernières pudeurs à détailler ces rencontres tiennent peut-être à ce que l'anthropologie est finalement mal armée pour traduire cet intraduisible, pour dire cet indicible, pour rendre ce pourtant intelligible du relationnel. Nous savons qu'il y a toujours un jeu entre le terrain, la production des données, l'écriture du texte et les aspects politiques de la relation. Ce dernier aspect, toutefois, ne ressort pas des textes présentés, et nous n'avons pas le sentiment que les chercheurs aient été particulièrement sensibles à la question de violences symboliques sur le terrain vis-à-vis des informateurs ou de rapports post-coloniaux à l'altérité. C'est probablement qu'ils ne se sentent pas les dépositaires d'une histoire générale et que les considérations globales sont totalement oblitérées par celle de l'engagement personnel, réel, de l'ethnologue sur son terrain avec des informateurs auprès desquels il noue une relation anthropologique. C'est en quelque sorte une sortie du post-colonialisme qui s'appuie par la présence et la connaissance

d'autrui et par la reconnaissance qu'autrui est aussi complexe que soi... C'est peut-être là le tournant sociologique de l'anthropologie, la reconnaissance de la complexité du moi, de l'identité qui font que l'on est modeste dans l'abord du travail de terrain et qu'on évite de réduire les acteurs à un rôle (sociologie des régimes d'action, constellation interactionniste, identités plurielles, etc).

À la différence de ce que laisse accroire une certaine herméneutique culturelle, les chercheurs ne se figurent pas comme les tenants d'une culture (française, occidentale, régionale?) à laquelle ils sont souvent réduits d'ailleurs : ils sont aussi et surtout des individus pris avec d'autres dans des interactions qui produisent leurs propres logiques. Il existe des rôles dont ils peuvent se prévaloir pour envisager la construction du rapport à autrui dans le cadre de l'enquête anthropologique (j'habite là, je travaille ici, je suis cela...). Ce jeu leur permet d'équilibrer leur relation à l'autre comme leur propre existence. Cet interactionnisme tempère finalement le culturalisme implicite de la relation de terrain confinée, prisonnière des sphères culturelles, et qui donnerait à l'anthropologue le beau rôle d'être le lecteur des textes, complexes et polysémiques, qu'écrivent les civilisations.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALBERA D., 2001, « Terrains minés », Introduction au numéro, *Ethnologie française*, 1, sur le web : http://www.culture.gouv.fr/sef/revue/01_1/01_1_01r.htm.
- ALBERGONI G. et MAHÉ A., 1995, « Berque et Gellner ou le Maghreb vu du Haut-Atlas » *Annuaire de l'Afrique du Nord*, XXXIV.
- APPADURAI A., 2001, *Après le colonialisme, Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot.
- BARLEY N., 1992, *Un anthropologue en déroute*, Paris, Payot.
- BARLEY N., 1994, *Le Retour de l'anthropologue*, Paris, Payot et Rivages.
- CARATINI S., 1997, « Expérience du terrain, construction du savoir », *L'Homme*, 37, juillet-septembre 1997.
- CÉFAÏ D. (dir.), 2003, *L'Enquête de terrain*, Paris, Éd. La Découverte, Recherches Série « Bibliothèque du MAUSS ».
- COLONNA F., 2003, *Récits de la province égyptienne : Une ethnographie sud-sud*, Paris, Sindbad/Actes Sud.
- CONDOMINAS G., 1982, *Nous avons mangé la forêt de la pierre-génie Gôo (Hii saa Brii Mau-Yaang Gôo), Chronique de Sar Luk, village mnong gar (tribu proto-indochinoise, des Hauts-Plateaux du Vietnam central)*, Paris, Flammarion.
- COPANS J. et DE SINGLY F., 2002, *L'Enquête ethnologique de terrain*, Paris, Nathan.
- FERRIÉ J.-N., 1995, « Introduction », *Égypte/Monde arabe*, 24, « Anthropologies de l'Égypte (I) ».
- FRIEDMAN J., 2000, « Des racines et (dé)routes, tropes pour trekkers » traduit par Sophie Rabau, *L'Homme*, 156, « Intellectuels en diaspora et théories nomades ».

- GHUNAYM M. A., 2001, *Al-'Arab al-ruhhâl fî Misr : dirâsa antrûbûlûjjiyya li-ba'd jamâ'ât al-badû bi-muhâfazatay al-Daqahliyya wa-Dumyât* (Les Arabes nomades: étude anthropologique de quelques groupes bédouins dans les deux gouvernorats de la Daqahliyya et de Damiette), [s. l. Cairo], Al-Ahrâm Center for Human and Social Studies.
- GUPTA A. et FERGUSON J. (dirs), 1997, *Anthropological Locations. Boundaries and Grounds of a Field Science*, Berkeley, University of California Press.
- HASTRUP K., 1992, « Writing Ethnology : State of the Art », OKELY J. et CALLAWAY H. (dirs), *Anthropology and Autobiography*, Londres, Routledge.
- HENEIN N. H., 1997, *Poterie et potiers d'al-Qasr, Oasis de Dakhla*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale.
- HENEIN N. H., 2001, *Mârî Girgis, Village de Haute-Égypte*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale.
- HIVERNEL J., 1996, *Balât, étude ethnologique d'une communauté rurale*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale.
- LÉVI-STRAUSS C., 1955, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, Presses Pocket.
- LYOTARD J.-F., 1979, *La Condition postmoderne, Rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit.
- MALIM F., 2001, *Oasis Siwa: from the inside, Traditions, customs & magic*, [à compte d'auteur].
- OLIVIER DE SARDAN J.-P., 1995, « Ressources narratives et connaissance historique », *Enquête*, 1, « Les terrains de l'enquête ».
- SHAMI S. et HERRERA L. (dirs), 1999, *Between field and text : Emerging voices in Egyptian social science*, « Cairo Papers in Social Science », 2, vol. 22, Le Caire, The American University in Cairo Press.

Battesti V., Puig Nicolas

Introduction

In : Battesti V. (dir.), Puig Nicolas (dir.). Terrains
d'Egypte : anthropologies contemporaines

Egypte Monde Arabe.Série 3, 2006, (3), p. 11-22.

ISBN 2-905838-38-8